

Cette fois encore, le grand artiste ne put dissimuler sa pensée ; et Napoléon, qui n'aimait pas être contredit, s'écria :

— Je vous dis que j'aime beaucoup la musique de Paisiello ; elle est douce et tranquille. Vous avez beaucoup de talent, mais vos accompagnements sont trop forts.

— Citoyen consul, je me suis conformé au goût des Français, répondit le Florentin.

— Votre musique fait trop de bruit ; parlez-moi de celle de Paisiello ; c'est celle-là qui me berce doucement.

— J'entends, répliqua Cherubini ; vous aimez la musique qui ne vous empêche pas de songer aux affaires de l'Etat."

Cette réponse, pleine d'esprit, fit froncer le sourcil du conquérant, qui ne la pardonna pas.

L'oubli volontaire dans lequel on le laissait et le peu de ressources qu'il trouvait sur la scène française pour l'existence des siens décida Cherubini à accepter un engagement avantageux qui lui était offert pour écrire un opéra destiné au Théâtre Impérial de Vienne.

Il partit au printemps de 1805 ; mais il avait à peine achevé la partition d'un opéra (*Faniska*) qui devait le faire déclarer par Haydn et Beethoven le premier compositeur dramatique de son temps, que la guerre éclata entre la France et l'Autriche. Les armées françaises envahirent Vienne, et la victoire d'Austerlitz força la cour de François II à s'éloigner.

Napoléon apprend que Cherubini est à Vienne ; il le fait appeler :

— Puisque vous êtes ici, monsieur Cherubini, lui dit-il, nous ferons de la musique ensemble ; vous dirigerez mes concerts."

Il y eut en effet une douzaine de soirées musicales, après lesquelles une discussion s'engageait régulièrement entre le vainqueur et l'artiste, qui conservaient leurs opinions réciproques.

Après le départ des Français, *Faniska* fut représenté à Vienne avec grand succès ; mais, les malheurs de la guerre ayant plongé les Viennois dans la tristesse, l'engagement de Cherubini dut être rompu. Il revint en France, où il retrouva toute la défaveur du souverain.

Et pourtant le Conservatoire de Paris avait accueilli son retour par une fête improvisée et de nombreuses acclamations. Ses amis l'engagèrent à écrire un opéra spécial pour les Tuileries. Il suivit ce conseil, et bientôt une oeuvre charmante, *Pygmalion*, était représentée devant l'orgueilleux empereur.

Une grande scène chantée par Crescentini, l'acteur italien le plus en renom, causa une si vive émotion à Napoléon qu'il demanda avec empressement le nom de l'auteur. En entendant dire Cherubini, il manifesta un certain étonnement, et ce fut tout ; la situation du pauvre artiste n'en reçut aucune amélioration.

Alors, un découragement profond envahit cette âme pourtant si élevée. Une affection nerveuse, dont il avait déjà éprouvé quelque atteinte, vint le plonger dans une sombre mélancolie. Il s'imaginait que sa carrière artistique était terminée, qu'il ne devait plus rien composer, et il se mit à étudier la botanique, avec une véritable passion ; il herborisait et dessinait des plantes et ne voulait plus s'occuper absolument que de cette science, conforme d'ailleurs à son esprit de méthode et de classification.

Une circonstance imprévue vint le rendre à l'art et révéler en lui un nouveau genre de talent qui allait devenir son plus beau titre de gloire.

Auber, le futur auteur de la *Muette de Portici*, qui était à la fois l'élève et l'ami de Cherubini, lui proposa de l'emmener avec lui à Chimay, où il était attendu par le prince Joseph de Caraman et par sa femme, que le charme des manières, plus encore que sa beauté, a rendue célèbre. L'idée de vivre au plein air et de pouvoir herboriser le décida.

A Chimay, tout le monde était musicien ; Cherubini fut le seul qui ne voulut pas s'occuper de musique ; il faisait un herbier, cela lui semblait suffisant.

Mais la fête de sainte Cécile approchait, et les maîtres du château désiraient qu'une messe en musique eût lieu dans la chapelle. Or, pour réaliser ce projet, une seule chose manquait, c'était précisément la musique. On eut recours à Cherubini ; mais au premier mot qu'on lui en dit, il répondit sèchement :

— Non, cela ne se peut pas ! "

Personne au château n'insista dans la crainte de contrarier le maître ; mais la princesse fit mettre près de lui, sur la table même dont il se servait pour son herbier, du papier à musique, de l'encre et des plumes.

Le soir venu, chacun prit dans le salon ses habitudes ordinaires, sans paraître prendre garde à Cherubini, que l'on avait laissé, au reste, dans la journée, se promener seul dans le parc, si préoccupé qu'il en avait négligé son excursion de botanique quotidienne.

Bientôt on le vit s'asseoir à sa table près de la cheminée, tourner et retourner le papier à musique, y tracer silencieusement de grandes barres de musique, puis y mettre des notes, sans même s'approcher du piano.

Le lendemain, il ne descendit pas de sa chambre avant l'heure du dîner ; la princesse avait recommandé qu'on ne le dérangerait pas.

Après peu de jours passés ainsi, le maestro appela Auber au piano, lui fit déchiffrer la partition d'un *Kyrie* à trois voix avec orchestre. Il confiait la partie de soprano à la princesse, donnait la basse au prince et se réservait la partie de ténor.

C'était le premier morceau de la messe en *Fa*, devenue depuis si universellement célèbre.